



76. Internationale
Filmfestspiele Berlin
Compétition
Berlinale

UNITÉ présente

Eya
Bouteraa
Hiam
Abbass
Marion
Barbeau

à voix basse

بيت الحسّ un film de
Leyla Bouzid



Avec **Feriel Chamari** et **Salma Baccar**

UN FILM SCÉNÉ ET RÉALISÉ PAR LEYLA BOUZID AVEC LASSAAD JAMOUSSI KARIM HMADI PRÉSENTÉ PAR CAROLINE NAJAF COOPÉRÉ PAR HABIB ATTIA IMAGE SÉBASTIEN GOEPPERT MONTAGE LILIAN CORBELLE SON AMEN LABIDI RAPHAËL MOUTERDE SARAH LELU NIELS BARLETTA MUSIQUE ORIGINALE YOM PREMIER ASSISTANT MISE EN SCÈNE SALEM DALLOUL
SCÉNARIO LEYLA GEISLER DIRECTION DE PRODUCTION TUNISIE WALID LOUED DIRECTION DE PRODUCTION FRANCE THOMAS MORVAN DIRECTION DE POST-PRODUCTION ASTRID LECARDONNEL UNE PRODUCTION UNITÉ EN COPRODUCTION AVEC CINE TELEFILMS AVEC LE SOUTIEN DE CANAL+ AVEC LE SOUTIEN DE CINE+ DIS AVEC LA PARTICIPATION DE FRANCE TELEVISIONS
AVEC LE SOUTIEN DU CENTRE NATIONAL DU CINEMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA PROCHREP SOCIÉTÉ DES PRODUCTEURS ET L'ANGOA CO-FINANÇÉ PAR L'UNION EUROPÉENNE EN ASSOCIATION AVEC LA BANQUE POSTALE IMAGE 100% CINÉMASE 10 AVEC LE SOUTIEN DE CINÉMAGE 10 DÉVELOPPEMENT VENDES INTERNATIONALES PLAYTIME DISTRIBUTION FRANCE MEMENTO

© 2024 Unité. Tous droits réservés.

UNITÉ
présente



76. Internationale
Filmfestspiele
Berlin

Berlinale Competition

À VOIX BASSE

Un film de Leyla Bouzid
avec Eya Bouteraa, Hiam Abbass, Marion Barbeau



1h53 - France / Tunisie - scope - 5.1 - visa : 159.422

De retour en Tunisie pour les funérailles de son oncle, Lilia retrouve une famille qui ignore tout de sa vie à Paris. Déterminée à éclaircir le mystère de cette mort soudaine, Lilia se retrouve confrontée aux secrets d'une maison où cohabitent trois générations de femmes.

AU CINÉMA LE 22 AVRIL 2026

Photos, dossier de presse et matériel disponibles sur
www.memento.eu

Distribution

MEMENTO
01 53 34 90 39
distribution@memento.eu
www.memento.eu

Presse

MONICA DONATI
06 23 85 06 18
monica.donati@mk2.com

ENTRETIEN AVEC LEYLA BOUZID

Mon premier film *À peine j'ouvre les yeux* était tourné en Tunisie, *Une histoire d'amour et de désir*, en France. Pour moi, les deux films ont en commun la manière dont le fait politique et social influe sur l'intime, comment il peut résonner et modifier nos sentiments les plus profonds, nos comportements, notre sexualité.

Pour ce troisième film, *À voix basse*, j'ai souhaité retourner en Tunisie, plus précisément dans une ville balnéaire où j'ai passé mes vacances d'été : Sousse. Ce film poursuit le tissage entre l'intime et le politique, en s'intéressant au personnage de Lilia, qui cache une partie de sa vie à sa famille.

Le désir premier du film

Dans mon envie première de faire du cinéma, il y a toujours eu le désir de filmer cette maison. C'est la maison de ma grand-mère située rue de Carthage dans le centre-ville de Sousse. La circulation et les perspectives qu'elle permet, la lumière contrastée, en clair-obscur qui en émane, les meubles anciens patinés, tout en elle est cinématographique. Sa végétation luxuriante qui la mange littéralement lui confère un aspect irréel, magique dans cette rue bétonnée. Elle semble porter une charge mystique, celle des vies qui y ont été vécues, perdues et dont la caméra a cherché à capter le mystère. Depuis mon adolescence, j'y filme des vidéos, captant son atmosphère hors du temps et c'est naturellement qu'elle était à la naissance du désir de ce troisième film. Cela d'autant plus qu'elle doit être vendue et détruite, remplacée par les immeubles qui poussent inéluctablement dans ce quartier.

La ville de Sousse

La ville de Sousse est elle aussi centrale dans ce film. Elle se trouve à 160km au sud de Tunis, sur la côte est, dans la région dite du Sahel tunisien. La ville est marquée par l'Histoire : elle fut l'une des principales cités portuaires de l'Afrique romaine. Puis, une ville prospère lors de la période arabo-musulmane. Depuis les années 80, le choix a été fait de la rendre touristique et son essence a été progressivement dénaturée. Son centre-ville, dit de style colonial, a été laissé à l'abandon pour l'étendre perpétuellement avec de nombreux complexes hôteliers. C'est une ville patchwork qui, malgré une modernité affichée, est restée très conservatrice.

Le film, est pour moi, profondément ancré dans ces deux espaces : cette maison et la ville de Sousse qui, ensemble, incarnent la tension entre tradition et modernité.

L'enquête intime

Le film commence avec un élément déclencheur : le décès si particulier de Daly, retrouvé mort dans la rue, à moitié nu. Le contexte est campé dès le début : un enterrement, régi par de nombreuses règles codées et immuables. Face à une mort suspecte, gênante pour la famille, la rapidité avec laquelle on enterre ne peut pas « coller ».

Au rythme des différentes étapes du rite funéraire, des interrogations surgissent. Le film se déploie alors autour de cette première énigme à résoudre : que s'est-il passé ? Pour questionner d'abord la mort de Daly, puis sa vie même. Lilia, en voulant savoir ce qui est arrivé à son oncle, se retrouve confrontée à ses propres mensonges. Elle ne supporte pas de ne pas connaître la vérité alors qu'elle-même ment.

Sous le poids de la pression familiale, Daly n'a jamais vécu la vie qu'il aurait pu vivre. On l'a rentré dans un moule social et cela a profondément affecté l'ensemble de sa famille. Ce tabou s'est transmis à Lilia quasiment malgré elle. L'histoire de son oncle a été intégrée au plus profond de ce qui la constitue et elle se retrouve elle-même dans une sorte de double vie. Si elle ne veut pas refaire l'histoire, Lilia doit assumer qui elle est et mettre fin aux non-dits et autres secrets de famille.

La thématique Queer - L'amour gâché, l'amour sauvé

Avec le récit de la vie de Daly se déploie la manière dont s'est joué, dans cette famille bourgeoise tunisienne, le rapport à l'homosexualité. Perçue comme une tare, traitée comme une maladie, le mal-être suscité s'est propagé à tous.

J'ai été saisie en découvrant à quel point, dans chaque famille tunisienne, il y a un « Daly ». Cet oncle, ce cousin, cette connaissance, dont l'existence a été écrasée, et qui est resté un être fantomatique.

Cette mort terrible de Daly devait avoir un sens. Permettre à Lilia de se révéler. Avec la trajectoire de Lilia se joue l'émancipation d'une femme face à sa famille et à son pays. Comment avoir le courage et la force d'être qui elle est ? Comment construire, avoir un enfant sans le dire à sa propre mère ? Comment se déployer vers un avenir en n'assumant pas son présent ? Cela, Lilia ne le voit pas encore au début du film, elle croit que tout est sous contrôle. Et c'est là, en Tunisie, dans un contexte hostile à ce qu'elle est, que sa réalité commence à s'effriter.

Face à elle ou plutôt avec elle, Alice est là, présente. Ces deux femmes s'aiment. Alice sait et a vu que Lilia a atteint une limite qui les empêche de construire leur vie ensemble. Comment dans ce contexte particulier permettre à l'amour de remporter la mise ? Comment empêcher cette situation de s'immiscer dans les moindres interstices du couple ? Quand l'État, la société, la police, la famille se mêlent de votre intimité la plus personnelle et criminalisent votre sexualité, de quoi se charge votre rapport à la personne aimée ?

Ce sont ces interstices, ces pertes de maîtrise de soi qui viennent chambouler la réalité des personnages pour les déplacer vers une nouvelle construction qui m'intéressent, et que je cherche à saisir à travers cette histoire.

C'est également l'occasion pour moi de représenter et filmer l'amour de ces deux femmes. Puisqu'aucun film n'aborde encore, dans un territoire arabe et musulman, l'homosexualité féminine. Elle est absente de représentations. Il n'y a donc pas d'identification, pas d'existence, pas de corps. Il est nécessaire aujourd'hui et indispensable de les rendre visibles. Proposer ainsi, à travers cette histoire d'amour de déplacer le regard, de l'interdit vers la beauté et la force des sentiments ressentis.

Une troupe d'actrices pour former ce cercle des femmes

Il y a d'abord **Lilia**. C'est à travers son regard qu'on entre dans cette maison et qu'on rencontre cette famille. Lilia est interprétée par **Eya Bouteraa**, dont c'est quasiment une première fois à l'écran. Pour moi, c'est une véritable révélation.

Quand j'ai rencontré Eya, j'ai été frappée par la différence entre sa manière d'être dans la vie, très joviale, et sa présence à la caméra, qui laisse entrevoir une mélancolie silencieuse, quelque chose qui échappe et qui la rend fascinante. Cette présence charismatique était exactement celle que je cherchais. Eya était prête à s'emparer totalement du rôle, malgré le sujet, sans jugement, ce qui n'allait pas forcément de soi.

Ensemble, nous avons travaillé sur la manière dont ce personnage, qui est dans le contrôle, va se fissurer petit à petit et lâcher prise pour s'ouvrir. Eya a fait un travail exceptionnel et très précis, qui allait de la voix, à la manière de marcher, de se mouvoir. Elle a traversé le tournage en vivant la vie de Lilia, en étant dans sa peau et en s'emparant de la moindre émotion qui la traversait avec une justesse exceptionnelle.

Sa mère, **Wahida** était un personnage fondamental pour moi. Wahida est médecin, cheffe de service. C'est une femme forte, intègre, sans concession. Elle a une place particulière dans cette famille, décalée par rapport à la norme, avec une lucidité qui lui est propre.

J'ai rencontré **Hiam Abbass** à la Cinémathèque de Toulouse par hasard et l'évidence s'est imposée à moi : je lui ai proposé le rôle directement, sans même y réfléchir. Hiam a une manière exceptionnelle d'habiter les silences. Chaque regard est une déflagration. C'est une chance de la filmer, de l'observer s'emparer du personnage et se mouvoir dans l'espace. Elle apporte toute sa subtilité et sa puissance à Wahida.

Pour le personnage d'**Alice**, je voulais quelqu'un qui puisse former un couple avec Lilia/Eya. Au casting, je testais avant tout le couple. Quand **Marion Barbeau** est arrivée, il y a eu une alchimie palpable entre les deux actrices, une complicité immédiate. Et en même temps, leur énergie différait, elles étaient complémentaires. On y croyait.

Marion incarnait parfaitement une Alice, droite dans ses bottes, carrée mais qui se laisse plus facilement aller. Elle est là pour faire avancer sa propre histoire.

Comme socle dans cette maison, il y a **Néfissa**, la grand-mère à la poigne de fer, qui dicte sa loi mais à laquelle on s'attache. J'ai eu la chance de travailler avec **Salma Baccar**. Cette dernière n'est pas du tout comédienne mais réalisatrice. Une des premières réalisatrices tunisiennes. Elle a accepté l'aventure, en me défiant : que je parvienne à la diriger et elle se laissera emmener dans l'aventure !

Le cercle des femmes se clôt par **Hayet**, interprétée par **Feriel Chamari**. Feriel a une énergie débordante et elle a su donner à Hayet cette présence bienveillante, tout en étant garante de l'ordre moral de la famille. Face à Wahida, il y avait une vraie dynamique sororale de deux femmes très différentes qui ont grandi ensemble.

Daly, lui, est interprété par **Karim Rmadi**, qui n'est pas acteur. Il travaille dans le milieu culturel et quelque chose d'indicible qu'il dégageait m'intéressait. Encore une fois, c'est autour de ce qui échappe, ce qui est tu, que cela s'est joué.

Tout comme pour Lilia mais aussi Moncef (Lassaad Jamoussi), ce n'était pas évident de trouver des acteurs qui adhèrent et qui sont prêts à prendre le risque de jouer ces personnages dont ils pouvaient considérer qu'ils les mettent en danger en Tunisie.

Atmosphère claire-obscur

Je poursuis ici le travail autour d'une mise en scène à la fois organique et épurée avec le directeur de la photographie de mes films précédents, Sébastien Goepfert. Le grand défi du film était de recréer l'atmosphère en clair-obscur de la maison à laquelle j'étais très attachée. De nombreuses photos de famille constituaient nos références.

Sébastien a passé du temps dans la maison à observer la lumière, la manière dont elle se réfléchissait naturellement dans l'espace. Il a réussi à recréer avec talent ce qui m'avait marquée, enfant.

Nous avons également voulu marquer une progression dans le travail de la lumière : au début, la maison est renfermée sur elle-même, sombre, la lumière s'immisce à peine. Puis, petit à petit, elle s'infiltré de plus en plus jusqu'à s'imposer et venir tout éclairer. Nous avons travaillé sur les tâches de lumière mouvantes, les forts contre-jours.

Une grande partie des meubles et de la décoration de la maison est celle de la maison originelle de ma grand-mère. Les photos aux murs sont celles de mes aïeux. Mais nous avons soigneusement choisi les rideaux, les teintes, les couvertures, les couleurs des costumes...

Nous avons eu la chance d'être soutenue par la productrice Caroline Nataf, pour pouvoir chercher et expérimenter certains passages du film : comme lors du roman photo du mariage de Daly qui est une référence à un film culte pour moi : *La jetée*. Ou encore pour la scène tournée par un procédé de surimpression, où les corps de Lilia et Alice s'enchevêtrent.

Il y avait également le travail sur les images du passé qui viennent s'entremêler avec le présent. En aménageant des temps où le souvenir refait surface, on rompt avec le rythme de l'enquête, non pas pour faire appel aux flash-back de reconstitution comme dans les films policiers, mais pour que le passé émerge par couche de souvenirs, comme autant de couches de vernis qui se craquellent.

Les époques se superposent alors dans cette maison, dans un même plan, et le film prend la voie, dans ces moments-là, du réalisme magique. Nous avons cherché à rendre les souvenirs réels dans le présent pour Lilia.

Concernant les moments très codifiés autour du cérémonial de la mort, nous les avons abordés comme des tableaux vivants. Ce sont des moments sacrés régis par de nombreuses règles, ils m'intéressaient dans un sens quasi documentaire.

La musique

Nous étions en préparation du film avec le directeur de la photographie et échangeons énormément sur l'atmosphère que nous souhaitions quand il a découvert l'album de Yom, *Alone in the Light*. Il a eu la conviction que cette musique retranscrivait parfaitement ce que nous voulions avec l'image du film. J'ai écouté cet album et c'était comme s'il communiquait quelque chose d'indicible sur le film. Dès lors, il m'a accompagnée pour la dernière phase de préparation.

Yom a tout de suite été très enthousiaste à l'idée du projet. Malgré son travail musical prolifique, il n'avait jamais fait de bande originale pour le cinéma. Il a donc intégré le projet dès le début du montage. C'était des discussions avec le monteur Lilian Corbeille et moi. C'est une chance inouïe de pouvoir travailler autant en amont et de composer le film avec la musique. La clarinette orientale de Yom apporte au film une charge mystique, une profondeur qui résonnent si bien avec les visages de ces femmes et cette maison.

La suite

Aujourd'hui en Tunisie, l'homosexualité est considérée comme un crime par la loi. L'article 230 du code pénal prévoit jusqu'à trois ans de prison pour « des rapports entre adultes de même sexe consentants ». C'est une loi qui a été élaborée par les Français lors de la période du protectorat en 1913 et elle a toujours cours depuis. En fonction des gouvernances, cette loi peut être particulièrement appliquée. C'est le cas depuis 3 ans, où les arrestations ont augmenté. Le recours par la police à un « test anal » pour soi-disant prouver l'homosexualité masculine est particulièrement décrié et rapproché à de la torture par de nombreuses ONG qui appellent à sa suppression.

L'homosexualité féminine, elle, est beaucoup plus méprisée par les autorités même s'il y a quelques cas d'emprisonnement.

Ces deux femmes qui s'aiment en Tunisie, n'existent pas. Ni dans les représentations, dans les films tournés dans les pays arabes. Ni même pour ceux qui les criminalisent. On les méprise totalement.

J'ai voulu les prendre par la main et elles m'ont menée dans leur quête. Dans cette maison claire-obscur, face à l'amour non vécu, mal vécu de Daly, elles vont apporter de la lumière, assumer le leur, avec douceur, faire leur révolution. Revenir avec un enfant à la fin, c'est la meilleure manière de les légitimer, de les faire s'ancrer dans ce qui fait le socle de la société tunisienne : la famille.

C'est une trajectoire de la mort à la naissance.

Le cinéma, par la représentation et l'identification, permet d'ouvrir des brèches, donner une existence à ceux qui sont obligés de se cacher.

J'espère que le film pourra être vu en Tunisie mais aussi dans d'autres pays arabes. Parvenir ainsi à faire résonner ces voix basses au plus loin, au plus fort et leur permettre d'exister pleinement et librement.

DERRIÈRE LA CAMÉRA – LEYLA BOUZID

Leyla Bouzid est née et a grandi à Tunis.

Elle part en France pour ses études supérieures, d'abord les lettres à la Sorbonne puis la Fémis en réalisation.

Elle réalise *À peine j'ouvre les yeux*, tourné en Tunisie et sorti en 2015. Ce premier long métrage est primé à la Mostra de Venise. Il reçoit plus d'une quarantaine de prix internationaux.

Son second long métrage *Une histoire d'amour et de désir* clôture la Semaine de la Critique au Festival de Cannes 2021.

À voix basse, son troisième long métrage, est présenté en Compétition Officielle de la Berlinale 2026.

LISTE ARTISTIQUE

Lilia	Eya Bouteraa
Wahida	Hiam Abbass
Alice	Marion Barbeau
Hayet	Feriel Chamari
Mamie Néfissa	Salma Baccar
Moncef	Lassaad Jamoussi
Daly	Karim Rmadi

LISTE TECHNIQUE

Réalisation et scénario	Leyla Bouzid
Produit par	Caroline Nataf
Coproduit par	Habib Attia
Directeur de la photographie	Sébastien Goepfert
Montage	Lilian Corbeille
Son	Aymen Labidi
	Raphaël Mouterde
	Sarah Lelu
	Niels Barletta
	Yom
	Salem Daldoul
	Leïla Geissler
	Walid Loued
	Thomas Morvan
	Astrid Lecardonnel
	Unité
	Cinétééléfilms
	Canal+
	Ciné + OCS
	France Télévisions
	CNC
	La Banque Postale Image 18
	Procirop Société des Producteurs – Angoa
	l'Union Européenne
	Cinémage 18 développement
	Cinémage 19
	Playtime
	Memento
Cofinancé par	
Avec le soutien de	
En association avec	
Ventes internationales	
Distribution France	